



Gros plan

## LES MYSTÈRES D'AUVERS...

**Le directeur scientifique de l'Institut Van Gogh a localisé les motifs de la dernière toile du peintre. À deux pas de l'auberge Ravoux, où il logeait.**

Racines, tableau réalisé peu avant son suicide par le génie à l'oreille tranchée.

Cent trente ans après la mort de Vincent Van Gogh est enfin localisé l'endroit où, le dimanche 27 juillet 1890, le peintre à l'oreille bandée réalisa sa dernière toile, *Racines*. Comme la plupart de ses œuvres, elle n'a pas été exempte d'interprétations et de commentaires, souvent extravagants ; d'autant qu'elle fut réalisée juste avant le suicide de son auteur. Nombre d'experts ont aussi tenté de retrouver dans Auvers-sur-Oise ce morceau de nature. En vain. Caprice du hasard ou du destin, Wouter Van der Veen, directeur scientifique de l'Institut Van Gogh, a fait cette découverte inattendue pendant le confinement.

Fin mars, à Strasbourg, replié dans la chambre de l'un de ses enfants, Wouter regarde des dizaines de cartes postales d'Auvers-sur-Oise datant de 1905-1910, qu'il avait précédemment numérisées. Alors qu'il reçoit un appel téléphonique se fixe sur l'écran de son ordinateur une vue de la rue Daubigny. Y apparaît un cycliste devant un impressionnant ensemble de racines et de troncs d'arbres mis à nu par l'érosion. « *Mon regard s'attarde sur l'image et se fixe sur cet enchevêtrement de racines qui ne m'est pas inconnu, précise l'éminent spécialiste. Je délaisse mon interlocuteur et fais apparaître en vis-à-vis le dernier tableau de Van Gogh pour comparer les éléments les*

*uns après les autres. L'adrénaline monte, mais j'essaie d'infirmier ma découverte vertigineuse. Rien n'y fait : les racines que je vois sur la carte postale sont bien celles peintes quinze ans plus tôt. »* Les jours suivants, Wouter remet à nouveau en jeu son hypothèse, comparant les masses de racines, leurs boursoufflures et la composition du sol. Il confronte l'angle du photographe et le point de vue du peintre. Puis il recherche sur un service de navigation virtuelle l'emplacement exact où a été prise la photo. Des fougères lui masquent en partie la vue. Il partage alors son impression avec Dominique Janssens, président de l'institut. Ce dernier se rend sur place et confirme l'existence des racines. Le 29 avril, il envoie les images aux conservateurs du musée Van Gogh d'Amsterdam, qui approuvent ses déductions. Les Néerlandais font même intervenir un dendrologue, fin connaisseur de la botanique et des arbres, tout aussi unanime. N'y tenant plus, le 12 mai, aux premiers jours du déconfinement, Wouter Van der Veen se rend à Auvers-sur-Oise. Un choc, sans écran interposé. « *C'est un petit miracle ! La structure complexe de troncs et de racines, immortalisée par le peintre et le photographe, à quinze ans d'intervalle, est toujours là. Les enfants du village l'appelaient l'"éléphant" en raison de sa forme de pachyderme. Mais aucun historien n'y a prêté attention, cherchant ailleurs le dernier motif naturel peint par Van Gogh.* » On est pourtant à cent cinquante mètres de l'auberge Ravoux, où le peintre meurt deux jours plus tard. Ces racines sont désormais une étape supplémentaire pour les visiteurs du musée à ciel ouvert de Van Gogh, à Auvers-sur-Oise. — **Thierry Voisin**  
| Au niveau du 48, rue Daubigny, 95 Auvers-sur-Oise  
| Accès libre permanent.  
| À paraître : *Attaqué à la racine*, de Wouter Van der Veen, éd. Arthénon, 15 €.

**30 mars 1853**

Naissance de Vincent Van Gogh à Groot-Zundert (Pays-Bas).

**28 février 1886**

Arrivée en France.

**20 mai 1890**

Installation à l'auberge Ravoux, à Auvers-sur-Oise.

**27 juillet 1890**

Création de *Racines*.

**29 juillet 1890**

Décès à Auvers-sur-Oise.

## Plein la vue

### UN MONDE PERDU

Jeune photographe, Hannah Assouline fit l'acquisition de sept images choisies dans un fonds de centaines de photos prises par Jean Besancenot. Cet érudit avait entrepris dans les années 30 de recenser les costumes traditionnels de communautés rurales juives implantées au Maroc depuis des siècles. Elle fut frappée par la ressemblance de son neveu avec un garçon. Ce dernier, 14 ans à peine, pose pieds nus aux côtés d'une jeune fille présentée comme sa femme. Hannah Assouline, commissaire de cette expo passionnante, ignorait alors qu'elle venait d'acquérir la seule photo de son père enfant. Et le garçon au regard plein de défiance, devenu rabbin de la synagogue de la rue

du Bourg-Tibourg dans le Marais, avait même gardé un souvenir vif de la prise de vue, de l'arrivée du photographe au village, aidé par un gendarme, de son oncle l'obligeant à poser... et de la honte d'avoir oublié ses chaussures. Sa voisine n'est pas sa femme, mais une gamine déjà mariée. Peu avant sa mort, en 2007, il demandera à sa fille de lui rajouter des chaussures grâce à un logiciel... Du monde perdu où l'image était un bien rare, à Photoshop, il y eut simplement le temps d'une vie. — **J.-J.L.G.**

« Juifs du Maroc, 1934-1937, photographies de Jean Besancenot » | Jusqu'à mai 2021 | Musée d'Art et d'Histoire du judaïsme, 71, rue du Temple, 3<sup>e</sup> | Mar.-ven. 11h-18h, w.-e. 10h-18h | 5-10€.

## Têtes d'affiche



## Surprise

### LE PLUS GRAND ATELIER DE PARIS

*Cet été, le public peut suivre le travail du plasticien Franck Scurti sous la nef du Grand Palais.*

Une œuvre « engagée et généreuse », connectée au public, autour des idées d'atelier et de *work in progress* : tel était le souhait de Chris Dercon, président du Grand Palais, dans la perspective de cet été pas comme les autres. Sa proposition



a rencontré l'enthousiasme de Franck Scurti, plasticien né en 1965 à Lyon, qui manie volontiers des matériaux de récupération, détourne des objets manufacturés de leur fonction et s'intéresse autant au processus créatif qu'à la création elle-même. Il a installé son atelier sur 3 000 mètres carrés de surface, dans la vaste nef, dont le sol est couvert d'affiches déchirées, tandis que l'une de ses œuvres, *De la maison au studio (et vice versa)*, de 2012, constituée de lacets de chaussures noués à des rebuts variés sur 45 mètres de longueur, pend depuis la verrière. L'artiste et son équipe travaillent sur place de mi-juillet à fin août, à partir de blocs de béton, de tissus déclassés ou de cages à oiseaux, pour réaliser des installations qui remplissent peu à peu l'immensité. Chaque week-end, Franck Scurti (ou un assistant en cas d'absence) reçoit le public pour présenter l'évolution de ce projet, baptisé « Au jour le jour » et relayé sur les réseaux sociaux. « C'est du direct, dit-il. Dans un contexte de crise sanitaire et climatique, je voulais proposer quelque chose de positif et dynamique, où l'on puisse aussi réfléchir sur l'art et la société. » — **É.D.**

« Au jour le jour »  
Les sam. et dim., sf les  
15 et 16 août, 16h-20h  
Nef du Grand Palais,  
av. Winston-Churchill, 8<sup>e</sup>  
| 01 44 13 17 17 | Entrée libre.

## Têtes d'affiche

### Les musées insolites (5)

#### LE MUSÉE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

*Subtil, le Grand Orient de France joue la carte de la transparence, tout en gardant ses secrets.*

Mais que signifient donc les lettres « M. B. » sur ce tablier ? « *Je ne vous le dirai pas, sinon je me fais poignarder par mon maître* », plaisante Pierre Mollier, le facétieux conservateur du musée de la Franc-maçonnerie. Tout comme sa collection, cet historien spécialisé en maçonnerie est intarissable sur la contribution des loges à l'histoire de France et à notre culture démocratique

Un tablier, propriété d'Hugo Pratt, membre de la loge Hermès à Venise.



moderne, mais reste peu disert sur la question des rites. Motus, donc, sur « M. B. ». Tout juste apprendra-t-on plus tard, par Internet, que ce sigle nébuleux vient d'un mot hébreu dont l'origine se perd dans la nuit des temps, pouvant se traduire par « fils de la pourriture ».

L'identité du porteur du tablier, elle, en revanche, n'a rien d'occulte. On sait que ce morceau d'étoffe, symbole d'appartenance à l'ordre initiatique, ceignait la taille d'Hugo Pratt. L'auteur italien de bande dessinée, disparu en 1995, membre de la loge Hermès à Venise, était en effet un « frère » très assidu. Plusieurs aventures de son héros Corto Maltese y font référence. Le contrecoup sans doute d'une histoire familiale mal digérée, puisque son père, Rolando Pratt, était un antimaçonnier patenté et aurait même opéré des razzias sur des temples maçonniques sous les ordres de Mussolini. Mais, de Louis XV à Alain Devaquet, en passant par La Fayette et Voltaire, bien d'autres noms encore jalonnent les vitrines de cet étonnant musée, aménagé sur le site historique du Grand Orient de France. Un lieu truffé de signes ésotériques, qui s'efforce aujourd'hui de jouer la carte de la transparence... tout en gardant ses petits secrets. — S.P.

Musée de la Franc-maçonnerie, 16, rue Cadet, 9<sup>e</sup>  
Du mar. au dim., 10h-12h30 et 14h-18h (sam. jusqu'à 19h)  
01 45 23 74 09 | 5-7€.

### Paris en chansons (4)

#### « BARBÈS »

Marco Prince, chanteur de FFF, raconte la genèse de cette chanson parue en 1996 : « J'ai vécu vingt ans à Barbès, où c'était la mixité absolue : les faiseuses d'ongles asiatiques, les diseuses de bonne aventure d'Europe de l'Est, les vendeurs de maïs, les marchands de montres sous l'imper, les papys assis comme de vieux Corses, sauf qu'ils étaient Turcs, toutes les générations mêlées... C'était magique ! Je voulais écrire sur la chaleur qui s'en dégageait, raconter les mâcheuses de noix de cola couvertes de *thiouraye*, le parfum

puissant des femmes du golfe de Guinée dont on dit qu'il ensorcelle les hommes, mais peut surtout vous effondrer, « *érotiques à vous donner le palu* », comme il est dit dans le texte. J'avais les paroles, mais FFF n'avait pas la chanson, et je hurlais « *Barbès* » sur le moindre accord pendant l'enregistrement de l'album, jusqu'à trouver la bonne formule. Mon quartier était devenu mon obsession, mon Hyde, et je saoulais tout le monde avec ça. Aujourd'hui, il me semble que le « vivre ensemble » de Barbès a été remplacé par un système

plus clanique. Mais je vois ça de loin puisque j'habite désormais dans le 11<sup>e</sup> bobo, quoique encore assez mélangé. En ce moment, j'écris sur Paris. J'ai écouté plein de chansons sur le sujet, certaines justes

et d'autres complètement décalées. J'avais commencé un texte avant les attentats, mais ils ont altéré tout ce que j'avais à en dire. Aujourd'hui, je pense avoir enfin trouvé le bon axe. L'entendra-t-on

sur un nouvel album de FFF [*le dernier remonte à 2000, ndr*] ? On essaye de gratter des trucs mais on l'a tellement dit... C'est l'Arlésienne ! » — Marco Prince (propos recueillis par É.D.)



PHILIPPE FRISÉE POUR TÉLÉRAMA YOUTUBE